

Le journal de Marouan sur la tragédie de Melilla

10.07.2022 Le journal de Marouan sur la tragédie de Melilla

Cet homme soudanais raconte en sept pages écrites au bîros son expérience où il a vu la mort à quelques mètres de lui.

Maruán Yacub sort de sa poche sept feuilles de papier écrites en arabe sur un côté, pliées en accordéon. C'est son « journal intime ». Ce Soudanais y raconte son expérience de la tragédie de Melilla, où il a vu la mort à quelques mètres de lui. Il le fait en six chapitres : de « Le début » à « Le massacre ».

Écrit au stylo, tantôt noir, tantôt bleu, il nous le montre dans un café du quartier pauvre de Rabat où vit ce jeune homme de 29 ans, l'un des vétérans de la tentative la plus meurtrière de sauter la barrière qui sépare le Maroc de la ville espagnole, avec au moins 23 migrants tués.

Maruán veut publier son journal intime. C'est sa façon de contribuer à sensibiliser le public aux expériences des migrants qui, comme lui, parcourent des milliers de kilomètres pour fuir la guerre et la pauvreté à la recherche du rêve européen.

Ce journal de sept pages ne concerne que les cinq jours entre le moment où il a quitté Rabat et la tragédie de Melilla, une petite partie du voyage. « Je peux en écrire trois autres sur

l'Égypte, la Libye et l'Algérie », propose-t-il.

Diplômé de philosophie à Khartoum, Marouan a fui son pays en juillet 2019 après avoir été abattu lors d'une manifestation de protestation contre l'ancien président Omar Hassan Ahmad al-Bashir. Elle a effleuré son épaule et il s'est évanoui sous le choc. « C'était le jour le plus long de ma vie », dit-il en montrant la petite cicatrice.

De là, avec le peu qu'il possédait et de l'argent prêté par des amis travaillant à l'étranger, il s'est rendu en Égypte, où il a vécu jusqu'à il y a cinq mois près du Caire. Il a ensuite décidé d'aller au Maroc pour passer en Espagne.

« Le début du voyage »

Le premier chapitre de son journal raconte son départ de Rabat, où il vit – autrefois dans la rue et maintenant dans une petite chambre partagée avec quelques compatriotes – et son voyage vers Selouan, une ville industrielle de la province de Nador.

« J'ai quitté Rabat avec trois personnes le 19 juin. Je pensais que nous allions être les seuls Noirs dans le train, mais il y en avait 150 autres qui se rendaient à Nador », écrit-il.

« Descendre du train »

Le second explique leur arrivée à Nador, la ville marocaine limitrophe de Melilla dans les forêts et les montagnes de laquelle les migrants se cachent en attendant de passer dans la ville espagnole.

« Ils sont tous descendus du train et ont commencé à courir. Je ne sais pas où ils couraient. Nous nous sommes ensuite séparés en petits groupes pour qu'ils ne nous arrêtent pas. Après avoir regardé mon téléphone portable, j'ai découvert que nous courions dans la mauvaise direction. Je leur ai dit que nous devions retourner à la station pour nous diriger vers la montagne ».

« Perdu dans les montagnes »

Maruán décrit ensuite trois montagnes de Nador, baptisées par les migrants de différents noms, et comment il les a traversées à la recherche d'autres Subsahariens pour les rejoindre et tenter de passer à Melilla.

« Nous avons fouillé trois montagnes : la montagne brûlée, la montagne 'Maroc' et la montagne Kosovo. La montagne brûlée regarde vers Nador, Bini Enzar (où se trouve le poste frontière) et Melilla. La montagne « Maroc » surplombe Nador et de là, le paysage est spectaculaire. La montagne du Kosovo est l'endroit où vivent habituellement les Africains ». C'est sur ce dernier qu'il a commencé ses recherches.

« Nous avons commencé à nous associer aux personnes que nous rencontrions. Nous étions déjà onze. Un homme qui tirait de

l'eau d'un puits nous a dit que la police était intervenue la veille contre les migrants. Nous avons été surpris par ses paroles, nous pensions que nous allions rencontrer le groupe au sommet. Malgré cela, nous avons grimpé et lorsque nous avons atteint le sommet, il n'y avait personne. Il était dix heures du soir (le 20). Nous avons dormi, puis nous sommes allés au « Maroc », où nous avons rencontré deux autres personnes, nous étions donc treize. J'ai perdu mon sac à dos.

« Attrition »

Il appelle le quatrième chapitre « l'attrition », afin de montrer à quel point il était difficile de retrouver les autres dans les montagnes. Il y raconte son voyage du Maroc à la troisième montagne : « Nous sommes allés à la montagne brûlée. J'ai entendu les pas de trois autres personnes perdues, elles cherchaient aussi le groupe principal. C'étaient des Tchadiens. Il était sept heures du soir (le 22) et nous avons trouvé un autre groupe qui avait disparu depuis cinq jours.

« La caravane »

La veille de la grande traversée, le jeudi 23, Marouan retrouve le groupe sur la montagne brûlée : « J'ai été très surpris par le nombre de personnes présentes. Certains étaient assis, d'autres debout, mangeant, fumant et riant. Ils étaient sûrs que le vendredi, ils atteindraient Melilla », écrit-il.

« J'ai entendu dire qu'il y avait eu des affrontements avec les forces de sécurité. J'ai fait mes calculs et je suis arrivé à la conclusion que le taux de réussite pour entrer à Melilla était de 1%. Un s'est levé et j'ai compris qu'il était temps pour la caravane de partir ».

« Nous sommes allés à Beni Enzar et les forces de sécurité nous attendaient. Nous avons pu atteindre le passage à niveau et entrer. Ils ont ouvert les portes, mais j'ai pensé que tant de personnes ne pourraient pas passer », dit-il, faisant référence à l'enclos où les migrants s'accumulaient et où certains ont été écrasés à mort.

Dans son journal, Maruán décrit les corps accumulés comme des « décombres ». « J'étais à l'intérieur avec les décombres des gens », écrit-il. « Certains sont morts de suffocation, d'autres ne seraient pas morts si on avait fait venir des ambulances au lieu de les frapper sauvagement.

« Au milieu des décombres, j'ai vu des gens mourir », continue de raconter Maruán dans les dernières pages.

Lorsqu'on l'interroge sur ce moment, assis dans le café, il explique qu'il a réussi à sortir du milieu des corps et à maintenir le tronc à l'extérieur, sans marcher sur le sol, et qu'il a alors vu une personne à un mètre et demi de lui se tourner vers le groupe en lui demandant de faire demi-tour.

« J'ai répété ses paroles aux personnes derrière, mais elles continuaient à pousser plus loin. Puis son visage a changé, du sang est sorti de son nez et ses yeux sont devenus blancs », dit-il entre deux cigarettes.

Pour lui, amateur de séries, ce qui s'est passé dans la tragédie de Melilla lui rappelle l'épisode « Battle of the Bastards » de « Game of Thrones ».

Et il poursuit en décrivant avec des mots comment une chaussure qu'il avait mise sur sa tête, attachée avec un foulard, l'a protégé. « Un policier me frappait comme quand on veut casser un morceau de bois. Quand il a vu que j'avais touché la chaussure, il m'a frappé de l'autre côté ».

Il a ensuite été mis dans un bus, d'où, vers midi, il a vu une personne mourir. « Dans le bus, je me disais : où sont les associations humanitaires, où sont les journalistes », se plaint-il au souvenir.

Le bus est parti vers trois ou quatre heures de l'après-midi (le raid a eu lieu à huit heures du matin) et l'a emmené à Chichaoua, à 900 kilomètres de Nador.

Son arrivée dans cette ville avant de retourner à Rabat, où il a voyagé grâce à l'argent qu'il a reçu en mendiant, constitue le dernier paragraphe de son journal.

« On nous a laissés dans les rues de la ville, dans le froid, et nous avons dormi à la belle étoile. Certains avaient des os cassés et ne pouvaient pas marcher. D'autres ne pouvaient même pas s'asseoir, mais je voyais encore en eux l'espoir d'atteindre l'autre côté.

Malgré ses expériences, Maruán n'envisage pas de revenir en arrière : « De toutes les façons de se rendre en Espagne, je vais opter pour la plus facile. Je pars d'ici pour chercher la

liberté ».

El Faro de Ceuta, 10 jui 2022

Source

: <https://moroccomail.fr/2022/07/10/le-journal-de-marouan-sur-la-tragedie-de-melilla/>